

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	- - -
SIX MOIS	1.00	Six mois	- - -	7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		



DANS le numéro prochain, il sera annoncé un Concours et des Prix de concours comme il n'en a jamais été donné à Montréal.



SOMMAIRE

L'Automne (poésie)	Frank Gregh
La lyre brisée (poésie)	Rebecca Godchaux
Le livre de M. ab der Halden	François
Un ancien Client	Un ancien Avocat
Protestation	Françoise
Le Poète de l' "Habitant" (suite)	Pierre Lorraine
Nouvelle	Danielle Aubry
Sainte-Catherine	Henriette Bezançon
Propos d'Etiquette	Lady Etiquette
Recettes faciles	
Conseil utiles	
Feuilletons: Au But (fln)	Marie Thiéry
" Le Mariage au Parapluie	Marie Duclou de Méru



Voyez nos Vitrines.

Seal d'Alaska

Avez-vous l'intention de vous acheter un manteau de seal ?

Nous avons un assortiment très considérable des plus hautes qualités de Seal d'Alaska.

Nous donnerons un escompte spécial sur toute commande placée d'ici au 1er Novembre.

O. NORMANDIN,

Fourrures en gros et détail

350 Boulevard St-Laurent

Succ.: 220 Rue St-Jacques

Revue Hebdomadaire

DU 26 OCTOBRE.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie. (26 francs de livres par an).

Partie littéraire: — Henry Bordeaux, "Le Théâtre et la vie: le Mariage au théâtre"; xxx, "Le Grand-Duc de Bade et le Vatican"; Max Turmann, "Les Trusts aux Etats-Unis: Origine, organisation, résultats"; Henri d'Alméras, "Saint-Lazare pendant la Révolution"; Valentine-Claudius Jacquet, "Bouffées de stoïcisme"; Marcel Mielvacque, "La Crise de la terre en Roumanie"; (IV) (fin); Jules Bertaut, "Les Livres"; Mary-Cholmondeley, Roman: "Les Prisonniers". (Traduit par M. Paul Gault et Mrs F.-W. Dawson (IV)).

La Revue des revues étrangères. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

"Les Contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8o. — Abonnement, un an, 6 francs; un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en octobre 1907:

Paul Henry, enseigne de vaisseau. — Les Filles de la Charité, martyres de Cambrai. — Baron Dufrique des Genettes, médecin. — J. Barrande, géologue et précepteur du comte de Chambord.

Biographies à paraître en novembre 1907:

Honoré de Balzac, romancier; Kant, philosophe. — Mgr de Salamon, internonce pendant la Terreur. — A. de Rivarol.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

EDMOND GIROUX, Jr.,

PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT-LAURENT

Edifice du Monument National

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beau d'ury

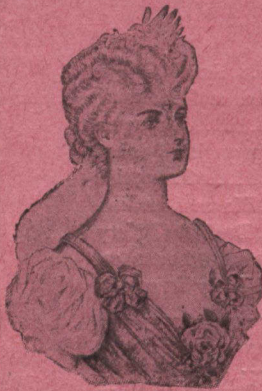
Tél. Bell Est 1736
Marchands 520

SEMAINE DU 18 NOV.

LE MARI DE L'INDIENNE

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME OUEST, Coin Cote Saint-Lambert.



AVANT

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1656 Rue NOTRE-DAME MONTREAL.

Le Journal de Françoise

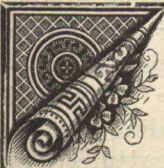
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
---	--	---	---



L'Automne

Heure où l'Année en deuil, près des heures finales,
 Revit son passé vaste et ses métamorphoses,
 Et mêle en ses grands vents, faits des soupirs des
 Les brises des étés aux bises hivernales ; [Choses,

Doux Automne, saison des sanglots et des râles,
 Saison des ciels nacrés et blancs comme tes roses,
 Rose morte que le vent froid des jours moroses
 Effeuille lentement en ciels toujours plus pâles ;

C'est à toi que revient notre amour monotonne,
 O notre sœur, saison de nos âmes, Automne,
 Tristesse d'or, sourire en pleurs, joie exilée !

Ton ciel tiède où la brume implacable s'élève,
 N'est-ce notre âme ardente encor, déjà voilée
 Par tous nos pleurs fondus aux brouillards lents du
 [Rêve ?

Fernand Gregh

La lyre brisée⁽¹⁾

A la mémoire de Sully-Prudhomme.

La lyre où vibra sa grande âme
 Par un coup du sort se brisa ;
 Le coup put éteindre la flamme
 Qu'un souffle divin attisa.

Et la fatale meurtrissure,
 Dont meurt un poète adoré
 Met une profonde blessure
 En notre cœur tout éploré.

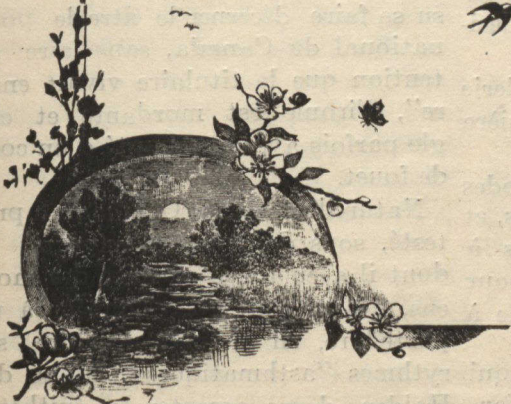
Comme une eau qui fuit goutte à goutte
 Le miel divin s'est épuisé
 Hélas, non, — personne n'en doute :
 Le doux instrument est brisé.

Si la main du Dieu qui nous aime
 Ainsi nous frappe et nous meurtrit,
 C'est pour quelque dessein suprême,
 Et croyons le : rien ne périt.

L'écho de cette voix profonde
 Ne peut jamais être épuisé ;
 Toujours vibrera dans ce monde
 Le divin instrument brisé.

Rebecca Godchaux

1 ("L'Echo des Deux-Mondes," de Chicago, reproduit cette imitation du poème si connu de Sully-Prudhomme, écrit par Mlle Rebecca Godchaux, professeur de français à San Francisco et auteur de plusieurs recueils poétiques très admirés. — Note de la rédaction.)



Le livre de M. Ab der Halden

LES premières Etudes Littéraires Canadiennes de M. Chs. ab der Halden, parues, il y a quelques années déjà, m'ont causé, — je ne l'ai pas dissimulé à leur auteur — un vif désappointement.

Ce soi-disant recueil de critiques me produisit l'effet, — je demande pardon de la vulgarité de ma comparaison, — d'un magnifique et généreux pot-à-collé.

— Eh bien, me dis-je, voilà encore un Français qui nous a découverts, qui s'en vante, pour mieux s'en moquer quand nous ne sommes pas là pour l'entendre.

Le système de louer sans restriction toute production littéraire est partout absurde ; en notre pays, il est particulièrement déplorable. La littérature canadienne, en supposant qu'elle existe, — je crois à sa présence, invisible si l'on veut, mais réelle, j'en fais hautement la profession de foi — notre littérature, dis-je, a sûrement besoin, non-seulement d'être encouragée, mais d'être guidée dans la voie du développement et de la perfection.

Pendant longtemps, cette direction lui a fait défaut ; nous avons même adopté, les uns vis-à-vis des autres, un mode d'admiration mutuelle que nous avons imposé jusqu'à l'étranger. Qui donc s'affranchirait enfin des liens de convention, d'affection peut-être, d'une part, de lâcheté ou de duperie de l'autre.

M. ab der Halden ne l'avait point osé dans son premier volume. De là ma déception et mon découragement. Ne mériterions-nous jamais autre chose que d'être traités en enfants gâtés à qui on donne constamment du bonbon au lieu de la correction qu'il faudrait leur servir ? Et franchement, je m'attristais qu'on ne nous jugeât pas plus raisonnables.

Quelqu'un à qui j'en fis la remarque, — cet excellent Louvigny de

Montigny, si je me le rappelle bien — me répondit :

— Mieux vaut encore l'encouragement trop bienveillant que le dénigrement complet.

Ce qui ne me laissait pas que de soupirer après la juste mesure.

Vinrent Les Nouvelles Etudes Littéraires Canadiennes. Je m'attendais à une répétition des adjectifs laudatifs qui avaient si abondamment émaillé les premières. Attendez un peu ! Ce n'est plus ça, mais plus ça, du tout. Changement complet sur toute la ligne : esprit d'observation consciencieuse et scrupuleuse, louanges modérément distribuées aux plus méritants et défauts signalés avec une fine ironie normalienne et l'habileté consommée, dans l'art de manier cette arme dangeureuse qui caractérise son école.

Respirons enfin.

Entre ces deux critiques, M. l'abbé Camille Roy et M. ab der Halden, qui se chargent de classer à leur valeur respective les œuvres littéraires canadiennes, qui en signaleront les défauts comme les qualités, nous allons peut-être faire quelques progrès.

Il est aussi curieux qu'intéressant d'observer la manière de ces deux critiques.

M. l'abbé Roy enveloppe de tant de sucre les pilules qu'il administre à ceux qui ont le mal d'écrire, que ceux-ci ne s'aperçoivent qu'à la digestion de l'amertume de la médecine.

M. ab der Halden a la raillerie d'autant plus maligne qu'à première vue, elle semble très anodine.

On le voit ces deux méthodes produisent de piquantes surprises, et sont trop amusantes — du moins à ceux qui ne sont pas en cause — pour que je veuille en faire le reproche à ces messieurs.

Il est, en général, des figures qui ont plus que tout autre, le don d'ex-

citer la verve des railleurs. Les deux "patiras" des Nouvelles Etudes Littéraires de Chs. ab der Halden sont Henri d'Arles et William Chapman. Avec cette nuance toutefois, que la moquerie quand elle s'applique à Henri d'Arles est douce et fine, bienveillante même.

Sans doute, "ce filleul littéraire du comte Robert de Montesquiou", qui "fait éditer ses œuvres sur papier impérial du Japon", et qui "confie ses impressions rares à des papiers couleur d'hortensias bleus ou de mer boréale" ne laisse pas que de l'amuser énormément ; sans doute, l'auteur nous laisse voir qu'il a reçu la visite — intéressée peut-être — d'Henri d'Arles, et que l'apparition de ce "civil", "en redingote noire à revers de soie, col rabattu, cravate violet-évêque, dont la seule qualité d'ecclésiastique est indiquée par une fine croix d'or qui sort d'une boutonnière" l'étonne un peu ; sans doute, "ce fin jeune homme aux menus gestes onctueux", à qui, au sujet de ses "Propos d'Art", "il aimerait à lui rappeler ce qu'en eut pensé

Le grand saint Dominique
Effroi de l'héritique.

l'ennuie aussi, mais on sent à travers tout cela passer un courant de sympathie pour ce moine canadien-français, qui lui a fait l'heureuse surprise de trouver dans un livre publié à New-York, "dans le plus réaliste des Etats, au milieu des rois du cochon salé" des rêveries et des symphonies en bleu majeur écrites en beau français.

Tandis qu'avec William Chapman, qui a "la dangereuse propension de faire gros pour faire beau", et "qui a su se faire décerner le titre de poète national du Canada, sans faire attention que le titulaire vivait encore", l'ironie est mordante et cingle parfois avec la cruauté d'un coup de fouet.

Naturellement, M. Chapman a protesté, sous des noms d'emprunt, ce dont il a eu tort ; et, avec des moyens, qui ne font guère honneur à un porte-lyre, il a voulu défendre ses rythmes "asthmatiques". M. ab der Halden devra accepter les épithètes

peu aimables dont il a été l'objet, en juste punition pour l'indulgente faiblesse dont il a fait preuve envers le poète dans son premier volume.

Tous ceux qui ont parlé des "Nouvelles Etudes Littéraires Canadiennes" ont, d'un commun accord, placé au premier rang le portrait que leur auteur a fait de la vie, des œuvres et de la personnalité de ce brillant disparu qui fut Arthur Buies. Il est facile de s'apercevoir que, pour M. ab der Halden, l'étude, très attachante du reste, de notre écrivain canadien, a été véritablement "a labor of love". Il a manqué, toutefois, pour que l'esquisse fut complète que le peintre eut vu, "de ses yeux vu", le modèle.

Cette vision réelle des hommes et des choses est d'ailleurs ce qui manque à l'œuvre de M. Chs. ab der Halden. Certes, pour dissertar sur une œuvre littéraire, point n'est nécessaire au critique, de faire connaissance avec son auteur.

J'admettrai encore, volontiers, qu'on peut discuter le mérite d'une littérature étrangère, sans connaître personnellement le lieu où elle a pris naissance. Mais j'admettrai cette opinion pour tous les pays du monde, excepté pour le nôtre.

Si l'on veut parler avec connaissance de cause des hommes et des femmes de lettres canadiennes, on doit, non-seulement connaître leurs œuvres, mais encore venir les voir dans l'ambiance de leur atmosphère.

La mentalité du Canada est unique au monde, et, jamais à distance on pourra saisir les détails, les circonstances, les opinions plus ou moins extraordinaires qui la composent. Cette mentalité, absolument personnelle et comparable à nulle autre, veut qu'on vienne sur les lieux pour l'apprécier d'abord, et pour mieux placer ensuite, dans le décor qui lui convient, et dont il subit plus ou moins l'influence, le personnage à décrire.

Il m'a semblé encore, — mon audace m'épouvante! — que les Nouvelles Etudes sont disposées pêle-mêle, et les sujets choisis un peu au hasard, au caprice de l'écrivain.

Dans ma modeste opinion, nos auteurs canadiens auraient pu être classés par ordre chronologique, et passés en revue par rang d'ancienneté, puisque celui du mérite n'a pas été observé.

Ainsi la critique des œuvres de Laure Conan ne nous apparaît que dans le second volume des Etudes. Sa part n'en est pas moins belle, mais à tous égards, sa place était indiquée dans le premier livre.

Je félicite M. ab der Halden d'avoir si bien compris le talent de celle qui fut et restera la première femme de lettre canadienne.

Je le félicite encore de n'avoir qu'une seule fois, dans ses Etudes, employé l'épithète de "génie" et d'avoir osé la poser sur la manchette de Nelligan.

C'est ce qu'au fond de mon âme, j'ai toujours pensé de cet enfant-poète, dont il m'a été donné d'observer de si près, et avec l'affection désintéressée d'une sœur, la brève mais fulgurante carrière.

Il me reste encore beaucoup à dire des "Nouvelles Etudes", mais comme ce ne sont plus que des éloges, mon utilité cesse.

Cependant, je ne prendrai pas congé de M. Chs. ab der Halden sans l'engager à continuer dans la nouvelle ligne de conduite qu'il s'est tracée.

Notre littérature est jeune encore. Ce que nous avons produit, si l'on se place au point de vue de nos difficultés et de notre position particulière, a quelque mérite; toutefois, les lettres canadiennes ont besoin de corrections, de conseils, d'orientation.

Elles accepteront la direction de quiconque leur offrira la garantie des trois qualités essentielles suivantes:

La compétence, qui, en ce cas, est le synonyme de talent; l'impartialité, et le courage d'une opinion.

Souhaitons que M. Chs. ab der Halden qui a fait preuve des deux premières, continue de mériter la troisième.

Françoise.

Les femmes doivent aux hommes leurs défauts, leurs travers et leur coquetterie même.—M. Yottis.

Un Ancien Client

SAMEDI dernier, je me suis rendu à Sainte-Anne de Beaupré, pour y assister aux funérailles d'un ancien client, mort à l'âge vénérable de quatre-vingt-sept ans, neuf mois.

Je parle de Nazaire Simard.

Peut-être que ce nom seul, n'évoquera pas grand intérêt, car sa carrière, comme celle de la plupart de nos bons citoyens, toute remplie qu'elle fut, n'a pas été tapageuse comme celle des hommes publics.

Je sais bien que, pour certaines gens, les notices biographiques ou nécrologiques n'offrent d'intérêt que si elles racontent les hauts faits, la gloire ou la renommée des grands personnages.

Mais une fois n'est pas coutume, et laissez-moi vous parler d'un brave homme de la campagne.

L'avocat qui a été beaucoup mêlé aux plaideurs et dont la vie s'est dépensée dans les luttes du barreau, tour à tour ardentes, acariâtres, périlleuses et pleines de soucis, aime à se replier quelquefois sur lui-même et arrêter ses souvenirs sur ceux qui, pendant quinze, vingt ou trente ans, ont été ses clients.

Pour l'avocat, un client c'est un personnage à part, c'est l'homme qui lui a ouvert les plis de son cœur, lui a confessé ses chagrins, a sollicité son expérience et sa science légale pour prévenir la ruine, sauver l'honneur des siens, et éviter quelquefois l'infamie.

Un client! C'est celui qui se dirige vers l'étude de l'homme de loi, avec toute la foi qui anime le chrétien qui entre dans un sanctuaire.

Sanctuaire et étude d'avocat honnête se ressemblent par certains côtés!

Les sceptiques riront de ce rapprochement. Mais s'il est vrai, que, dans les lieux saints, on ne prie jamais sans éprouver quelque soulagement, j'affirme que la plupart de ceux qui

entrent dans une étude d'avocat, souvent avec l'âme embarrassée et angoissée, en sortent avec la force et le courage de lutter. L'étude d'un avocat, c'est presque un confessionnal. Le jour y pénètre sans que les secrets en sortent.

Celui qui dort maintenant dans le cimetière de sa paroisse natale, à deux pas de la vieille église de Sainte-Anne-de-Beaupré et à l'ombre de la basilique élevée en l'honneur de la Grande Thaumaturge, fut vingt ans durant, mon client.

A titre de son ancien avocat, permettez-moi de déposer sur sa tombe quelques pensées.

Nazaire Simard siégea pendant cinquante ans dans le conseil municipal de Sainte-Anne.

Quarante fois de suite, on lui décerna les honneurs de premier magistrat de sa paroisse.

Le conseil du comté de Montmorency le choisit comme préfet pendant trente ans consécutifs.

Ces honneurs répétés témoignent de l'estime et de la confiance dont Nazaire Simard jouissait parmi les siens.

Cette longue carrière municipale et les multiples affaires de ce citoyen l'amènèrent souvent au contact des tribunaux.

Cependant, Nazaire Simard était loin d'être né avec des dispositions processives. Au contraire, il était d'un tempérament calme, d'un esprit accommodant et d'un jugement fort remarquable.

Il ne provoquait personne, ne disait jamais de mal de qui que ce soit, et rarement il portait la guerre dans le camp ennemi.

Malgré ses dispositions pacifiques et son inaltérable courtoisie, il eut, tant personnellement que comme membre du conseil municipal, à repousser de nombreuses attaques devant les cours de justice.

Au cours de mes divers emplois judiciaires et de ma carrière publique, j'ai connu un nombre infini de gens du peuple qui avaient des qualités solides, mais je n'en ai guère rencontré qui possédaient le tact qui distinguait Nazaire Simard.

Ce tact qui vaut mieux que le talent, et sans lequel le talent est stérile, a servi à ce plaideur autant que les ressources de l'éducation et de l'instruction.

Plus d'une fois, je l'ai vu acculé dans des impasses dont il n'aurait pu sortir, même avec toute l'habileté et le savoir de l'avocat; mais avec son indomptable énergie, jointe à ce tact caractéristique, il sut toujours triompher des multiples épreuves auxquelles il fut soumis.

Ajoutons qu'il avait une foi vive dans son étoile judiciaire, qui ne pâlit jamais dans les multiples procès personnels qu'il eût à soutenir et dans les nombreux litiges municipaux auxquels il a été mêlé.

Avec son esprit pratique et ses méthodes de régularité, il a acquis et laissé une belle fortune à sa famille.

L'anecdote est généralement hors de mise dans une nécrologie, cependant, je risquerai la suivante:

Je faisais baptiser mon quatorzième enfant! C'était pendant la session de la Législature de Québec dont j'étais alors un des membres. L'Orateur avait ajourné la séance, à bonne heure pour permettre aux députés de se joindre à cette fête de famille. J'avais prié Nazaire Simard, de passage à Québec, d'y prendre part. Il n'y manqua pas.

Ce jour-là, il y eut grande affluence de ministres et de députés à mon ancienne maison. — Les toasts ne firent pas défaut.

Mercier était alors premier-ministre: il fut invité à dire quelques mots et comme toujours, il parla bien.

Mgr Labelle proposa avec émotion la santé du nouveau-né.

Taillon fit, croyez-moi, le plus gracieux et le plus soyeux des discours.

Nous ne sommes pas conservateurs du beau, de l'exquis. Ailleurs, ces belles paroles auraient été soigneusement recueillies, et on les relirait aujourd'hui avec ravissement. Ici, on enregistre surtout le mauvais potin.

A la fin de cette réunion, on vit tout à coup un personnage presque inconnu, un campagnard à longue barbe, qui, sans paraître embarras-

sé, demanda la parole, qui lui fut facilement accordée.

— Mes amis, dit-il, on ne partira pas comme ça. Il faut prendre une santé en l'honneur de la mère. Ne vous gênez pas. Buvez sans hésitation! Tout ce que vous avez pris jusqu'à présent, c'est ma fortune de plaideur qui l'a payé, et s'il en faut davantage, je paierai encore!!

Cette boutade de bon aloi fit rire aux larmes les distingués assistants, et Mgr Labelle, dont les allures étaient, comme vous le savez, fort dédagées, empoigna solidement la main de Simard, en lui disant:

— Simard, si votre avocat continue à avoir des enfants, continuez à plaider; c'est un acte de charité!

Nazaire Simard était un loyal et, aussi, un homme à profondes convictions.

Il était d'un parti. Qui ne l'est pas? Mais on ne lui reprocha jamais de manquer d'égards envers ses adversaires.

Il racontait avec force détails et sans amertume envers qui que ce soit, les anciennes luttes politiques dans Montmorency.

Ses critiques de Cauchon, Langlois, Angers, Charles Langelier, Casgrain et Desjardins, qu'il avait tous connus intimement et aux campagnes desquels il avait pris une part active, étaient justes, franches et auraient pu servir de modèles à l'historien.

Nazaire Simard a eu ses jours de gloire et de bonheur, mais, à ma connaissance, il a passé par des heures de défaillance et de découragement.

Ses amis furent fidèles et dévoués, mais, par contre, il a reçu des coups que l'inimitié et la haines seules savent porter.

J'ai vu, près de sa tombe, un spectacle réconfortant, que rarement présente la vie, mais que la mort se charge de nous offrir.

Autour de cette tombe, il y avait des parents, des amis, mais aussi des adversaires, qui, anciennement, avaient été implacables. Quelques-uns d'entre eux étaient porteurs du cercueil: c'étaient ceux-là qui parais-

saient les plus tristes et les plus attendris. Peut-être que, dans leur âme, il y avait une voix qui leur rappelait l'inanité des antagonismes passés. Les hommes de cœur sont sujets à de pareils retours sur eux-mêmes.

J'ai lu quelque part que dans l'antiquité, il y avait un roi qui, aux jours de fêtes populaires, faisait exhumer les tombeaux des grands hommes pour les exposer sur les places publiques, puis ordonnait aux gens de la Cour et à ses autres sujets de défiler autour de ces tombeaux en y jetant une poignée de gravier.

On dit que ce roi voulait par là rappeler son peuple au sentiment du respect, non seulement pour les morts, mais encore pour les vivants.

Il est peut-être malheureux que cette coutume salubre soit tombée en désuétude.

Il y avait grand concours d'amis et d'étrangers dans la pieuse église de Sainte-Anne-de-Beaupré pour prier pour l'âme de ce courageux disparu.

Comme elles doivent être efficaces pour le repos des morts les prières dites dans ce temps béni, où Sainte-Anne donne si souvent des preuves tangibles de sa toute-puissance auprès du miséricordieux et suprême Juge!

Elle était bien recueillie cette foule qui a suivi, dans le champ des trépassés, la dépouille mortelle de ce bon père de famille et de cet utile citoyen!

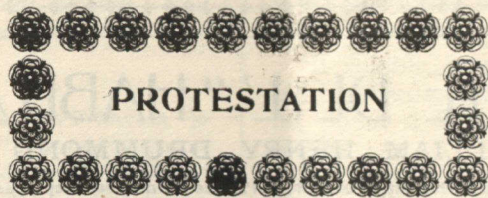
Et moi, ce n'est pas sans une indicible émotion que j'ai vu descendre cette tombe d'un vieux client dans la lugubre fosse du cimetière, où elle séjournera "dum veneris judicare saeculum per ignem".

Qu'il repose en paix!

Un ancien Avocat.

On assortit les chapeaux à la toilette, au Salon de Modes, Mille-Fleurs. Tout au moins leur garniture offrira, quand on le désirera, quelque parenté de ton avec la robe qu'il doit compléter.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille.



PROTESTATION

L'INDELICATESSE qui vient d'être commise dans un journal de notre ville, où l'on a souffert, dans ses colonnes, la publication des lettres privées d'une femme, me met dans la pénible nécessité de protester dans ces pages, vouées à la cause de mon sexe, contre ce procédé reprehensible et indigne.

Je me demande, avec stupéfaction, comment des étrangers, — dont l'un d'eux, naguère encore, était prêt à faire bon marché de son honneur contre un traitement de cinquante dollars par mois, — puissent avoir assez d'influence sur l'esprit de l'un des nôtres pour obliger le journal confié à sa direction à faire une besogne injustifiable, à quelque point de vue qu'on puisse la juger. Quelle cause ces lettres a-t-elle servi? Qu'y a-t-on lu? des phrases dont la politesse aurait pu être banale, si leur gracieuse tournure ne leur eut prêté une valeur littéraire d'un charme peu ordinaire. Félicitons-en, en passant, l'aimable épistolière.

Si l'on a voulu faire servir cette correspondance à établir l'existence d'une amitié entre celle qui l'écrivait et la destinataire, cette possibilité n'a jamais été niée que je sache, et qu'est-ce que cela prouverait une fois de plus? Si ce n'est que dans ce monde, la confiance est souvent trompée, et qu'on peut accorder son estime à des personnes qui en sont tout à fait indignes.

C'est celle, qui a dû livrer ces délicats feuillets, à des mains peu scrupuleuses, que je plains... Loin de moi, la pensée d'accuser une femme pour en défendre une autre. Je songe plutôt que la "puissance de mari" exige, parfois, je le sais, des sacrifices cruels, et je me tais.

Quand la colère et le ressentiment, que les déboires du directeur du "Nationaliste" lui ont fait éprouver, se seront apaisés, il regrettera, j'en suis sûre, ce malheureux incident.

Il commence à se glisser dans le journalisme canadien, la déplorable propension d'y faire intervenir les

femmes. Je parle des femmes qui ne s'occupent point de la chose publique, et qui, paisibles et silencieuses, à leur foyer, épouses et mères respectées, méritent notre respect et notre admiration.

Cet abus doit être sévèrement dénoncé. Il est trop étranger à nos mœurs, au code d'un gentilhomme; il constitue un danger trop réel à l'honneur de nos familles et à celui de notre race, pour ne pas être flétri par le mépris de tous les honnêtes gens.

J'ose, à peine, ici, faire allusion à une infamie, parue, au cours d'un article politique publié il y a quelque quinzaine, dont l'odieux marque à jamais au front, celui qui en est l'auteur.

L'indignation profonde, que ces propos outrageants ont soulevée, est suffisante à venger la femme exquise et si parfaitement honorable qui y est visée, du douloureux affront qu'on a voulu lui infliger.

Mais où allons-nous, grand Dieu! pour que nous puissions voir de pareilles monstruosité? Que devenons-nous, quand on peut impunément railler ce qu'il y a de plus sacré au monde: l'honneur d'une femme?

Nous aurions pu espérer n'être pas les témoins attristés de ces indignités.

François.e

Il suffit d'annoncer que le R. P. Ls. Lalande va faire une causerie pour que la foule veuille immédiatement courir l'entendre. Disons donc tout de suite qu'un autre succès se prépare pour le populaire conférencier, le mardi, soir, 19 novembre prochain, à la Salle académique du Gesù, où il doit nous parler de "Noblesse et de Sincérité". Sa Grandeur Mgr Bruchési présidera à cette soirée.

Places réservées: 50 cents. Dépôts de billets: Granger Frères, Ed. Archambault, Collège Sainte-Marie.

A VENDRE.—Un manchon en vision, première qualité, n'ayant été porté qu'un mois et ayant coûté \$75. est offert pour \$45. Adresser à Mme G. O., "Journal de Françoise", 80 rue Saint-Gabriel.

LE POÈTE DE L' "HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par "Le Journal de Françoise,"
au bureau du Ministre de l'Agriculture)

(Suite)

Le Grand Seigneur est une sorte de lai, où, une idée charmante est traitée sous une forme joliment archaïque.

Le comte Bellefontaine s'éprend de la fille de son veur et comme il est honnête homme, il demande sa main. La belle lui avoue naïvement que si Grand seigneur qu'il soit, elle lui préfère un pauvre chasseur. Dans la vie réelle, le tout-puissant Bellefontaine serait entré dans une rage affreuse et se serait laissé aller aux pires excès. C'eût été conforme aux mœurs du temps. Mais il en est autrement en poésie. Bellefontaine bénit la demoiselle, la dote, la marie à son chasseur, et il est probable qu'après ils vécurent longtemps heureux et eurent beaucoup d'enfants, bien que nous restions dans le vague à ce sujet.

Et le poète ajoute:

"Vous n'entendrez plus jamais une telle histoire."
Nous n'y comptons pas; les modèles de ce genre ne courent pas les rues.

Quoiqu'il en soit la ballade est charmante et malgré les critiques dont elle a été l'objet, c'est certainement un des meilleurs morceaux du genre qui soient sortis de la plume de Drummond.

"The Dublin Fusilliers" ne rentre ni dans l'un ni dans l'autre des catégories déterminées plus haut; c'est une chanson de guerre en dialecte Irlandais. Elle est excellente, et il n'y a pas lieu d'en être surpris, car Drummond était un Celte. Comme tous les Celtes, il devait aimer la lutte violente et comprendre la guerre comme seules les races guerrières la comprennent: pas de quartier pendant la bataille, et après la victoire: honneur au courage malheureux.

A notre époque, on n'ose plus se battre parce que la guerre est devenue une affaire; et c'est une pauvre opération qui généralement représente un déficit pour le vainqueur et le vaincu.

Les gens atteints dans leur bourse en gardent quelque aigreur contre ceux qui en furent cause.

De là, des rancunes d'autant plus tenaces que les chances de revanche sont de plus en plus rares.

De là aussi, disparition des hommes de guerre et des poètes guerriers qui seuls savaient célébrer la rouge Déesse des Combats. Les chansons de guerre modernes sont généralement des chansons de haine, celle de Drummond fait exception à la règle, elle débute ainsi:

Here's to you, Uncle Kruger! slainté! an' slainté galore.
You're a dacint ould man, begorra; never mind if you are a
[Boer.

So with heart an' a half ma bouchal, we'll drink to your
[health to-night
For yourself an' your farmer sojers gave us a damn good fight.

C'est bien le barde qui chante les exploits de sa race et qui pour les grandir, sait rendre pleine justice à l'ennemi tombé.

L'âme celte est là toute entière.

Passons maintenant à ce qui constitue, à proprement parler l'œuvre de Drummond:

Les noèmes de l'Habitant en dialecte franco-canadien.

Nous employons ici le mot dialecte parce que nous n'en trouvons pas d'autre, mais ce "parler" n'est pas un dialecte.

Les dialectes sont essentiellement les formes particulières de langages dérivés d'une même langue racine.

Le français, l'espagnol et l'italien n'étaient autrefois que des dialectes par rapport au latin.

Quand, par suite de la prépondérance politique ou littéraire du groupe de population qui le parle, l'un de ces dialectes prend une importance suffisante et se différencie de plus en plus des autres, il devient langue à son tour et peut alors donner naissance à d'autres dialectes.

Tels étaient la langue d'oc, la langue d'oïl, le Provençal, etc, par rapport au français.

La langue employée par Drummond est une langue étrangère, déformée et mêlée de mots et d'accentuations incorrectes, provenant de la langue maternelle de ceux qui la parlent.

Cette langue a été apprise par l'oreille, sans qu'aucune lecture n'ait pu donner une idée exacte de l'orthographe des mots, et apprise le plus souvent de gens peu instruits qui eux-mêmes la parlaient assez mal. Le résultat bizarre qui a été obtenu, n'a donc rien qui doive surprendre.

Peut-on faire un reproche à Drummond d'avoir choisi cet idiome singulier? En aucune façon.

Cette forme de langage n'a pas été inventée à plaisir dans le but d'ajouter une pointe de grotesque à la gaieté de certaines situations; — c'est une forme qui existe et qui existe exactement telle que Drummond l'a écrite. Il n'y a là aucune charge, c'est bien l'anglais que les paysans canadiens parlent.

Tous ceux qui, par goût ou par obligation, ont fréquenté la population des chantiers, reconnaîtront immédiatement les tournures de phrases et la prononciation de leurs rudes compagnons des "back-woods".

Si Drummond s'est servi de cette langue, c'est simplement parce que c'était la langue des gens qu'il voulait peindre, et qu'il ne pouvait leur en faire parler une autre sous peine de perdre toute couleur locale.

Nous sommes même convaincus que s'il avait mis dans la bouche de l'"habitant farmer" ou de "Bateese" des tirades en style de Tennyson ou de Longfellow l'effet aurait été ridicule, et dans tous les cas il y aurait eu disparité absolue et choquante, entre la personne des héros et leur langage.

Nous ne pouvons d'ailleurs expliquer mieux que Drummond lui-même, pourquoi il a choisi cette forme spéciale :

"Ayant passé ma vie entière parmi les Canadiens-Français, je me suis mis à les aimer et à les admirer. J'ai compris que si beaucoup d'Anglais connaissaient aussi bien que moi les Canadiens-Français des villes, ils ont eu cependant peu d'occasions de pouvoir étudier l'habitant. J'ai alors entrepris de peindre quelques types, et il m'a semblé que, le meilleur moyen de parvenir au but que j'avais en vue, était de laisser mes "amis" raconter leurs histoires à leur manière, comme ils les racontaient eux-mêmes à des auditeurs anglais qui ne parleraient pas le français."

Il est donc bien évident que Drummond n'a pas employé ce langage par simple désir d'originalité.

Souvent, l'emploi d'un dialecte ajoute au pittoresque et au comique du récit, et, parfois aussi, à l'harmonie du vers, mais dans le cas qui nous occupe, il nous paraît prouvé que ces considérations furent absolument étrangères au choix du poète.

Il voulait faire un portrait exact de l'habitant. Il voulait le présenter à un auditoire anglais, il lui a donc fait parler le langage que cet habitant aurait forcément parlé s'il s'était présenté lui-même.

On a prétendu que ce dialecte n'existait pas, qu'il n'était qu'une invention spirituelle du Docteur, comme le dialecte des Ballades de Hans Breitman qui est un composé d'allemand, d'anglais et d'argot américain qui n'a jamais été parlé par personne. Ce qu'il y a de plus singulier est que cette opinion a été émise par un Canadien-Français, dont le nom ne nous est pas parvenu. Ce monsieur, connaissait mal son pays, car ce dialecte est le seul anglais que parlent les Canadiens "des campagnes", tous les gens qui ont vécu au milieu d'eux sont unanimes à ce sujet.

Un critique anglais a traité la langue de Drummond non seulement de jargon mais de bafouillage ; et tout en admettant que Rudyard Kipling soit parvenu à produire d'admirables choses en "Cockney", que Barry Paine ait fait des vers d'une délicieuse harmonie dans un "parler" plus vulgaire encore ; que Mistral et Roumaville en Provençal ; que Burns en écossais et Barnes en dialecte du Dorset, nous aient donné de quasi chefs-d'œuvre ; il conclut que le "Génie" lui-même ne pourrait rien tirer d'un tel assemblage de "cuirs", de solécismes, de dislocations absurdes et d'adjonctions de mots étrangers.

Cela prouve simplement que ce critique n'a pas compris et il n'a pas pris la peine d'essayer de comprendre.

Ignorant tout, et du sujet et du langage, il a condamné en bloc.

Tant pis pour lui, il a perdu quelques heures exquises, sa gloire n'en est pas augmentée et la renommée de Drummond ne s'en porte pas plus mal. Mais ceci vient appuyer la proposition souvent affirmée : que le défaut de la poésie dialectale est de ne s'adresser qu'à un public restreint.

En effet, pour goûter complètement un dialecte, il faut au moins en avoir une vague idée, autrement l'effort que l'on est obligé de faire à première lecture gâte souvent le charme du livre.

Nous nous rappelons une appréciation très bienveillante de "l'Habitant", dans laquelle était exprimé

le désir de voir un glossaire annexé au volume ; ce qui indiquait bien que l'intelligence en avait été difficile.

Il semble cependant que ce reproche ne soit ici peu ou pas fondé, car les poèmes de Drummond ont atteint un chiffre d'éditions absolument énorme pour de la poésie.

Mais il faut remarquer que laissant de côté le Canada, c'est aux Etats-Unis que cette œuvre a rencontré l'accueil le plus productif, et qu'aux Etats-Unis les livres écrits en dialectes de tous genres, inventés ou existants, sont extrêmement nombreux. Le public est donc habitué à ces formes particulières qui se ressemblent toutes un peu.

Un grand nombre de Canadiens sont installés de l'autre côté de la frontière, et dans certains Etats le dialecte de Johnnie Courteau n'a rien de surprenant pour personne ; on l'entend à chaque pas.

Les livres écrits en dialecte créole ont également contribué à familiariser le public avec ces formes particulières. Bien que le dialecte créole ait une prononciation différente de celle du dialecte de Drummond, il y a cependant, entre eux, plusieurs points de ressemblance dont le principal est l'adjonction de mots français.

Mais il est probable que beaucoup d'Anglais, comprennent difficilement la langue de l'Habitant.

Ceci dit quant à l'outil choisi par Drummond, voyons quel parti en tirer ?

Il ne faudra pas chercher dans les poèmes de l'Habitant ces rimes merveilleusement ciselées, ces vers polis comme une lame d'épée, qui font pâmer d'admiration les artistes amoureux, avant tout, de la forme.

Le vers n'est que médiocrement harmonieux, le rythme est un peu cahoté.

Ces poésies n'ont à être lues seulement des yeux, car elles sont faites pour la lecture à haute voix et demandent une accentuation spéciale, entièrement différente de l'accentuation anglaise correcte. Si l'accent se déplace, la cadence est détruite, le charme est rompu.

L'instrument lui-même, peu fait pour les variations savantes d'une métrique raffinée, et le souci de la vérité qui semble être la continuelle préoccupation du poète, ont encore contribué à ce résultat.

Peu lui importe que la mesure soit plus ou moins heurtée, l'expression doit être "true to life".

Il n'est pas de ceux qui sacrifient à la perfection impeccable du vers, la moindre parcelle de pittoresque, d'émotion ou d'humour.

C'est à cela qu'il tenait avant tout, et, disons le bien haut, il y a merveilleusement réussi.

Les peintures qu'il nous donne sont admirablement suggestives, vivantes et vraies. Passionnément épris de la nature qu'il a étudiée en savant, c'est en artiste qu'il nous donne le résultat de ses longues contemplations. Les parties descriptives de son œuvre sont à la fois colorées et plastiques. Nous voyons se dresser devant nous les âpres montagnes, frémir les grands pins, éclater le soleil sur le miroir d'argent des lacs immobiles, nous sentons le vent frais des grands bois qui doucement nous caresse, la forte senteur de la forêt dilate nos narines ; nous voulons partir, quitter ces villes empuanties par la fumée des usines, ne plus entendre le brou-haha de la rue, échapper à cette agitation fébrile et transitoire, nous voulons être seuls avec la nature telle que Dieu l'a faite,

la nature vierge du contact de l'homme. C'est bien le "Call of the wild".

D'autres ont décrit, dans des strophes plus parfaites, les mêmes paysages, aucun n'a su faire tenir dans ses vers une plus intense émotion. Prenons le Petit Lac Grenier.

Leetle Lac Grenier, she's all alone,...
Right on de moun'tain top,
But cloud sweepin' by, will fin' tam to stop
No matter how quickly he want to go,
So he 'll kiss leetle Grenier down below.

Leetle Lac Grenier, she's all alone,...
Up on de moun'tain high
But she never feel lonesome, 'cos for w'y?
So soon as de winter was gone away
De bird come an' sing to her ev'ry day.

Leetle Lac Grenier, she's all alone,...
Back on de moun'tain dere,
But de pine tree an' spruce stan, ev'rywhere
Along by the shore, an' mak' her warm
For dey kip off de win' an' de minter storm!

Leetle Lac Grenier, I see you now,
Onder de roof of spring
Ma canoe's afloat, an' de robin sing,
De lily's beginnin' her summer dress,
An' trout's walkin' up from hees long long res'

Leetle Lac Grenier, I 'am happy now,
Out on de ole canoe,
For I'am all alone, ma chere, wit' you,
An' if only a nice light rod I nad
I'd try dat fish near de lily pad!

Leetle Lac Grenier, O! let me go,
Don't spik no more,
For your voice is strong lak de rapid's roar,
An' you know yousef I'am too far away,
For visit you now — leetle Lac Grenier!

Pourquoi sentons-nous la nostalgie des grands bois nous envahir à cette lecture? Parceque le poète lui-même l'éprouve profondément.

Il n'y a rien de feint dans les sentiments de Drummond; il nous peint, dans des termes très simples, des impressions très simples elles-mêmes, et c'est justement pour cela que nous sommes émus.

Le Lac Souci, qui est un très beau morceau, ne vaut pas le lac Grenier, parce qu'il y a plus de littérature et moins de spontanéité. Et la même comparaison peut être faite entre "Charmette" et "My leetle Cabane".

Quelle impression de contentement se dégage de cette dernière pièce! Quelle simple philosophie et si vraie! Ces quelques vers nous font mieux comprendre que de longues dissertations toute l'inanité de nos besoins factices, toute la vanité de notre chasse au bonheur par la conquête de l'or.

Ecoutez le vieux chasseur causer avec son chien.

MY LEETLE CABANE.

I Wonder how dey get, on, mon chien, off on de great beeg
[town,
W'ere house is so high, near touch de sky, mus' be danger of
[fallin' down.

An' worsen too on de night lak dis, ketchin' dat terrible win',
O! leetle small place lak de ole cabane was de right place for
[stayin' in.

I s'pose dey got plaintee bodder too, dem feller dat's be riche
[man,
For dey're never knowin' w'en t'ief may come an' steal all de
[t'ing he can
An' de monee was kip de busy too, watchin' it night an' day,
Dummo but we're better off here, mon chien, wit' beeg city far
[away.

For I look on de corner over dere, an' see it ira birch canoe,
I look on de wall w'ere ma rifle hang along wit' de good
[snowshoe.
An' av'ry t'ing else on de worl' I got, safe on dis place near me.
An' here you are too, ma brave ole dog, wit' your nose up agen
[agen ma knee.

An' here we be stay t-roo de summer day, w'en ev'ry t'ing's
[warm an' bright
On winter too w'en de stormy win' blow lak she blow to-night,
Let dem stay on de city, on great beeg house, dem feller dat's
[be riche man
Foe we're happy an' satisfy here, mon chien, on our own leetle
[small cabane.

Drummond excelle surtout à peindre les sentiments humains, et spécialement les impressions naïves qui sont aptes à surgir dans l'esprit de gens, très près de la nature, un peu primitifs. Il n'adopte presque jamais la forme impersonnelle qui ne semble pas beaucoup lui convenir, c'est toujours l'Habitant qui parle.

Il possède l'art des petits détails, des associations d'idées très simples, quasiment enfantines, et que l'on n'aille pas croire que j'entends par cette expression rabaisser en quoique ce soit son talent. Les enfants sont l'œuvre de Dieu, non déflorée par le contact de la vie. Et comme l'a dit excellemment Emile Ripert parlant de ce délicieux poète qu'est la Comtesse de Noailles: "Si les enfants étaient en état d'écrire, ils écriraient d'incomparables poésies. Ils raconteraient des rêves bizarres et magiques de la façon la plus imprévue et la plus attachante."

Seulement, les poésies de Drummond ne sont pas des rêves, ce sont des peintures; il n'est pas un imaginaire, mais un observateur, et observateur à la fois très exact et très bienveillant. Cet Anglais lettré aimait son modèle, le rude paysan Canadien-Français; aussi l'a-t-il peint comme on peint ce que l'on aime.

Voici d'ailleurs comment il comprenait Baptiste:

"C'est le type le plus ancien qui existe sur le continent américain; le descendant direct ou pour mieux dire la reproduction exacte du voyageur et du coureur des bois, il appartient, il est vrai, à un peuple complètement inconnu de ceux qui n'ont pas vécu côte à côte avec lui.

Les Canadiens-Français sont une nation dans une nation. Ils diffèrent complètement et à presque tous les points de vue, des autres habitants du Canada. Tous les types de cette race, le curé, le notaire, le docteur, l'homme des chantiers, dérivent de "l'habitant".

Ils sont restés un peuple de pionniers même à l'heure actuelle, alors que toutes les difficultés et les dangers de la vie de pionnier ont disparu, tant est forte l'hérédité parmi les hommes.

L'habitant manie la hache comme un homme qui doit ouvrir la forêt. Il est extrêmement économe.

Il est profondément attaché à sa religion et dévoué à sa patrie. Par-dessus tout, il tient à ses vieux usages et à ses idées d'autrefois. Comme il est patriquement indépendant du reste du monde, il peut et veut vivre sans souci.

Ses besoins ne sont pas plus compliqués que ceux de ses pères et il y pourvoit lui-même. Sa ferme lui donne sa nourriture; "l'étoffe du pays" qui sert à ses habits, est tissée par sa femme; il n'a que faire de cigares de la Havane étant parfaitement satisfait avec le "tabac canayen" qu'il cultive dans son jardin.

Un bonheur tranquille est son lot.

En général, l'habitant reste "modérément pauvre" comme dirait un Irlandais. S'il peut prêter un peu d'argent à intérêt, il est considéré comme très riche. Mais il est absolument à l'abri du besoin. J'ai eu connaissance d'un cas récent, où, un banquier de campagne avait reçu en paiement des pièces d'or à l'effigie de Louis XIV, qui avaient été soigneusement conservées de génération en génération dans la famille d'un paysan.

Un des traits les plus caractéristiques de l'habitant est la courtoisie. Là où il n'a pas été contaminé par de grossières idées démocratiques, on peut l'appeler "un Chesterfield rustique". Son cordial accueil ne peut s'oublier.

Au point de vue de la charité, bien peu l'approchent. Quand des enfants restent orphelins et sans soutien, il arrive souvent que des voisins se les divisent entre eux; ils sont alors traités comme les fils et les filles de la maison, et cela paraît tout simple à leurs parents adoptifs.

Un des grands événements de leur vie de famille est le contrat de mariage et la constitution d'une dot de \$200.00 peut-être, d'une vache et de quelques meubles, lors des noces de leur fille.

Ce sont de grands conteurs d'histoires, et celui qui se fait une réputation de conteur de contes" dans son district est traité avec une considération spéciale."

Et parlant plus généralement de la race Française, Drummond ajoute :

"Non-seulement le Canada, mais tout le continent américain a contracté vis-à-vis de la race française, une dette dont il ne pourra jamais s'acquitter. Depuis Cartier, Champlain, Marquette, Joliet, La Salle et Hennepin, à travers toutes les pages de Parkman, et plus tard, au temps où cet historien fit son fameux voyage au fort Laramée et dans l'Ouest, conduit par les Canadiens Châtillon et Des Lauriers, c'est une interminable procession de toques canadiennes et de ceintures fléchées.

En 1656, alors que Cromwell était encore le roi sans couronne de l'Angleterre, Jean Bourdon pénétra jusqu'à la Baie d'Hudson et prit possession du territoire au nom de Louis XIV; cette découverte compléta l'occupation par la France de tout le nord, le centre et l'ouest de ce continent. En 1742, Pierre La Vérandrye, né à Trois-Rivières, dans la province de Québec, découvrit les Montagnes Rocheuses, 50 ans avant sir Alexander MacKenzie, et plus de 60 ans avant les Américains Lewis et Clark.

En fait, il serait difficile de trouver un lac ou une rivière sur ce continent, dont les eaux n'aient pas été troublées par l'air du voyageur; une forêt qui n'ait pas abrité l'enfant perdu du Canada, le coureur des bois; une prairie dont l'herbe n'ait été foulée par la botte sauvage; et le sang qui faisait battre le cœur de ces anciens vagabonds de la forêt vierge est le même qui court aujourd'hui dans les veines du plus humble "habitant canadien".

Drummond a vécu au milieu des habitants, il a gagné leur confiance et ces âmes simples se sont ouvertes à lui.

Jamais plus admirable éloge n'a été fait de la race canadienne-française.

Tous les types de la vie rustique du Canada lui sont familiers. Il connaît le petit diable à quatre qui fait "endéver" son grand père en jouant à la "drave" autour du poêle, ou en effarouchant tous les animaux de la ferme; aussi bien que le "bully" des chantiers, fort comme un bœuf, toujours prêt à se battre rien que pour le plaisir, ou à risquer sa vie pour sauver un camarade. Il a rencontré l'amoureux timide qui vient sagement passer la soirée auprès de sa "blonde" ou l'emmène faire un "beau tour de voiture" bien serrés l'un contre l'autre dans les "peaux de carriole". Le vieux fermier, fier de sa nombreuse famille, de ses 200 arpents de terre et de son "gros roulant", qui voit venir la mort sans crainte car il est croyant, est un caractère qu'il a coudoyé pendant ses années de pratique campagnarde. Le bon docteur toujours par vaux et par chemins a été son confrère; le notaire public riche, solennel et pompeux l'a ennuyé. Le curé jovial et bon enfant, sachant manier l'aviron comme un "boatman" de profession et au besoin faire le coup de poing, a excité son admiration, car il a pu voir combien il était dévoué et pieux, toujours prêt à se rendre là où son ministère était requis. L'amateur de chevaux invariablement propriétaire d'un "premier choual qui trotte en dedans de 3 minutes"; a "bauché" avec lui sur les routes des townships. Le "draveur" grand enfant brutal et brave, l'a piloté dans les rapides. Le "retour des Etats", l'esprit farci de théories aussi incompréhensibles pour lui même que son langage fantastique l'est pour les autres, a inspiré sa verve ironique. Le voyageur hanté par la vie libre du désert, par la vision des grands espaces vierges; le capitaine de goélette, fin marin et bon vivant; l'a traité aux huîtres selon l'expression du pays. Tous, il les a connus, tous il les a dépeints, et c'est en eux que se résume l'habitant sous ses diverses incarnations.

Drummond a été indulgent pour l'Habitant car il l'aime, il nous l'a montré presque uniquement par ses bons côtés, laissant intentionnellement dans l'ombre, les défauts qui auraient pu nous gâter le modèle.

Il a volontairement oublié que de leurs ancêtres Normands, les habitants ont hérité un déplorable amour de la chicane; qu'ils sont si rusés en affaires que fréquemment leur ruse frise la mauvaise foi; qu'ils sont très jaloux, entre eux, de leurs petites supériorités respectives.

Ferons-nous un reproche au poète de nous avoir dissimulé les imperfections de son modèle? Nullement. Il est poète et c'est un des attributs de son divin métier de nous poétiser les choses et les gens.

On a prétendu que ses héros étaient inventés de toutes pièces, que ces personnages avaient été créés, à plaisir, pour les besoins de ses saynètes et n'avaient aucune existence dans la réalité.

Rien n'est plus faux.

Ces personnages sont au contraire d'une criante vérité. Tous ces gens-là, je les ai vus, je leur ai parlé, j'ai vécu près d'eux, je puis dire leurs noms, qui ne sont pas ceux que leur donne Drummond.

(A suivre)

Pierre Lorraine



NOUVELLE

C'était une pauvre famille de la montagne ; le père, comme tant de Canadiens du Nord, passait une partie de l'hiver dans la forêt, travaillant dur à abattre des arbres. La mère, encore jeune, mais usée par le travail ne sortait de chez elle que rarement et élevait tant bien que mal une nichée d'enfants, dont l'aîné, un bonhomme de douze ans maintenant, fut le héros de l'histoire que j'ai entendue dernièrement.

Cela se passa l'hiver dernier ; le temps moins froid que d'ordinaire et le peu de neige tombée étaient très favorables au travail du bûcheron ; aussi faisait-il une bonne saison, et avec une quinzaine encore, comptait-il déboiser la partie de terre sacrifiée cette année. Le mot sacrifiée exprime mon impression personnelle qui est pénible quand je vois le saccage de ces beaux arbres !

Il partit donc un lundi, avec l'intention de ne revenir qu'après son travail terminé, et il demanda à sa femme de lui envoyer des nouvelles provisions à la fin de la semaine, en payant s'il le fallait un voisin complaisant.

Luc rêvait depuis longtemps d'accompagner son père, mais les parents le lui avaient toujours refusé, parcequ'ils auraient fallu perdre une ou deux journées de classe, et monsieur le curé leur avait fait promettre d'envoyer l'enfant exactement à l'école.

En entendant les dernières recommandations de son père, Luc eut vite imaginé un bon moyen de satisfaire son désir sans perdre une heure d'étude. Il supplia sa mère de profiter du congé du samedi, pour l'envoyer porter les provisions que son père attendait. La distance ne l'effrayait pas, six ou sept milles ne comptent guère pour un enfant de la montagne, habitué aux longues courses par les chemins difficiles. Le temps était doux, et la maman consentit facilement au départ du petit

garçon, elle lui permit, même, de ne revenir que le dimanche après-midi.

Luc, tout joyeux, partit bravement, son grand bâton passé dans un paquet, solidement noué, qu'il portait sur l'épaule comme un homme.

Il était curieux de revoir, en hiver, la forêt qu'il aimait tant aux vacances. Il y avait chassé les écureuils, déniché les oiseaux, grimpé aux arbres, dormi sur la mousse; il s'y était senti chez lui, comme un petit seigneur dans son domaine, et ce serait étrange de se trouver seul vivant dans le grand bois silencieux et mort.

Quand il abandonna la grande route pour traverser la montagne, il aurait désiré un peu de soleil. Sans l'inquiéter, ce temps gris l'attristait, et sa joie s'éteignait peu à peu. Il essaya de siffler pour rappeler les petites pensées gaies, mais l'ombre continua de s'étendre, et cette ombre était épaisse et sombre, elle semblait hostile, mauvaise, et l'enfant eut la tentation de revenir sur ses pas..

Mais quoi! revenir sans se rendre, après avoir tant insisté pour partir! allons-donc! aurait-il peur des nuages maintenant!

Pauvre petit! il était trop jeune pour prévoir le danger réel qui le menaçait; il secoua ce qu'il appelait sa poltronnerie, et il continua sa route.

Une heure ne s'était pas écoulée, que la neige se mit à tomber, d'abord en grandes étoiles molles, si jolies, que Luc en oublia ses craintes puériles, tout au plaisir de grands projets de glissades et de promenades en raquettes, avec la belle paire neuve qu'il n'avait pu chausser une seule fois encore. Et ce fut un ravissement durant une demi heure. Mais le vent s'était élevé et soufflait en tempête, la neige tombait serrée, plus froide, piquante, soulevée et balayée par le vent. Tout se fonduait indistinct et voilé, et Luc, repris par l'inquiétude, se sentit bien seul dans ce grand monde blanc, et il eut froid jusqu'aux moëlles.

Il essaya de presser le pas, mais ce n'était pas facile: la neige effaçait tout, de chemin il n'y avait plus traces.

Quelques pas encore, et une angoisse l'étreignit! Où était-il? D'où ve-

nait-il exactement? Il était brave. Il se força à réfléchir, et après s'être orienté sûrement, il reprit sa marche interrompue quelques minutes.

Il avançait péniblement dans les grandes vagues blanches, à certains moments, il enfonçait assez pour perdre pied, rudoyé comme il l'était par le vent qui l'étouffait.

Pauvre petit! La fatigue vint: il était haletant. Il se laissa tomber, le front couvert de sueur et le corps secoué de grands frissons.

La neige tombait implacable et si froide, les grands arbres, agités par la rafale, ressemblaient à d'affreux squelettes noirs qui s'inclinaient pour le saisir, le vent gémissait et hurlait... une terreur folle envahit l'enfant. Il se mit à courir de toutes ses forces. N'osant regarder ni à droite ni à gauche, il allait en aveugle tête baissée, heurtant les arbres, la figure fouettée par les branches, tombant, se relevant, ne raisonnant plus, dominé par une épouvante qui en faisait un pauvre petit halluciné. Enfin il tomba épuisé.

Quelques minutes de repos lui permirent de se ressaisir un peu mais ce fut pour se rendre compte du grand danger qui le guettait dans cette forêt où le secours semblait impossible. Tout son courage croula dans le néant. Le froid augmentait, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il se sentit perdu, désespéré, comme un naufragé dans cette immense mer de neige qui allait l'ensevelir!

Qui appeler? Il était si seul et si petit!

Mais je vous l'ai dit, il était courageux et intelligent. Dans l'extrémité de sa misère, il fit la seule chose qui lui restait à faire.

Avec son bâton et ses mains, il creusa un trou dans la neige, puis, à genoux, il implora le grand bon Dieu qui paraissait l'oublier dans cette horreur, et ayant accroché son petit bonnet de laine à une branche qui s'étendait au dessus de sa fosse, il s'y blottit et ramena la neige autour de lui.

Puis ses idées se brouillèrent, il s'engourdit dans cette angoisse de mourir là, tout seul, comme une petite bête abandonnée.

—Dans l'après-midi, la tempête s'apaisa. Le père, n'ayant pas reçu les

provisions attendues, se décida de revenir chez lui.

Vous entendez le cri de la mère en le voyant arriver seul, et leur inquiétude en devinant ce qui s'était passé!

L'alarme fut vite donnée dans le village. On organisa une battue et on partit munis de lanternes, car la nuit descendait vite.

Ce fut long, car il avait beaucoup neigé et il n'y avait pas la moindre piste sur la couche molle, dans laquelle les hommes enfonçaient jusqu'à mi-jambes.

L'enfant, heureusement, s'était peu écarté du sentier que les hommes pouvaient suivre sans le voir. Il faisait jour quand, enfin, ils aperçurent sur une branche basse, le gland rouge de la petite "tuque" que le vent agitait et qui se détachait nettement sur la blancheur environnante.

L'enfant était sans connaissance, mais protégé par la neige qui le recouvrait, il n'était pas gelé, seulement engourdi par le froid.

Maintenant Luc est robuste, et il continue à courir. Il devient aussi fort qu'il est intelligent et brave.

Danielle Aubry

Sainte-Catherine

Saynète pour jeunes filles

Germaine, 25 ans.
Colette, 15 ans.

Germaine, assise devant un chevalet de peinture, dans un coquet petit atelier, est en train de peindre à l'aquarelle une bourriche d'hortensias bleus placée devant elle. Colette entre, tenant à deux mains un gros bouquet de mugnets, derrière lequel disparaît presque son petit visage.

Colette, (sautant au cou de sa sœur).—Bonjour, ma grande!

Germaine.—C'est toi, petite sœur... Oh! les mugnets!... (Elle pose son nez dessus). Ça grise!...

Colette, (lui posant la botte sur les genoux).—C'est pour ton anniversaire... pour ta naiss... Enfin, c'est pour toi.

Germaine.—Grand merci!... Je suppose que tu veux dire: pour mes vingt-cinq ans?

Colette.—Je n'osais pas... (Examinant sa sœur.) Non! je ne peux croire que tu les aies!...

Germaine, (riant).—Je te parais vieillê?

Colette.—Au contraire!... Et c'est ce qui m'étonne...

Germaine, (riant toujours).—Regarde bien: pas de rides?... pas de cheveux blancs?

Colette.—Tes joues sont en satin rose!... Et tes cheveux!... Jamais leur couleur n'a paru aussi chaude!... Comme tu as l'air jeune, Germaine!

Germaine.—Petite folle!... Est-on vieille à vingt-cinq ans?

Colette.—Même quand on a coiffé?... (Elle s'arrête court, effrayée de ce qu'elle allait dire).

Germaine.—Sainte Catherine?.... Oh! préjugés de la quinzième année! Ecoute, ma petite: il y a jeunesse et jeunesse: toi, tu ressembles à tes mugnets..... tu as leur charme printanier, enfantin... (L'embrassant.) Tu es bonne à embrasser, comme eux à respirer.

Colette, (l'interrompant).—Et toi, tu ressembles à une belle rose rose!

Germaine.—Belle, non!... Mais jeu-

ne, je t'assure!... Je me sens forte, bien portante, libre de corps et d'âme... pleine de gaieté, de courage, de goût au travail... (Elle ajoute quelques touches à ses hortensias).

Colette, (hésitant).—Et... et... tu ne regrettes pas d'être... de n'être pas...

Germaine.—Mariée?... O petite Colette!... Tu es à l'âge des neuvaines... Non, je ne regrette rien: je te le répète, je me sens heureuse. N'ai-je pas un cœur rempli d'affections?... Un bon père, que nous aimons toutes deux... Une petite sœur à qui je sers de maman, et qui m'aime un peu?...

Colette, (protestant).—Oh! un peu!... (Avec importance.) Mais... je ne suis pas une égoïste... et je vois plus loin que le bout de mon nez!...

Germaine.—Heureusement!... Il est si court, ton gentil petit nez!...

Colette, (avec aplomb).—La famille, le foyer, le travail, le talent, le succès, et tous les "et coëtera"... ça ne peut pas remplacer...

Germaine, (amusée).—Quoi donc?

Colette, (solemnement).—L'amour!

Germaine, (riant).—Il n'y a plus d'enfants!...

Colette, (animée).—Oui, mademoiselle! vous avez beau rire: l'amour d'un beau jeune homme...

Germaine.—L'inévitable Prince Charmant des rêves de pensionnaires.

Colette.—Pas du tout! On peut être charmant sans être prince... (Joignant les mains, enthousiasmée.) Cela doit être si bon, si délicieux, d'avoir un fiancé qui vous dit des choses... comme dans les livres...

Germaine.—O candide Colette! Un fiancé ne parle pas forcément comme un livre. La plupart sont même peu éloquents. Rappelle-toi celui de Lu-



"Ne Fermez pas les Yeux"

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

Colette.—Oui... Il tenait la main, des heures entières... sans rien dire...

Germaine.—Et comme c'était en plein été, cela devait être fort désagréable!

Colette.—Sceptique, va!

Germaine.—Quel grand mot pour ta petite bouche!... Je ne suis pas sceptique, mon chou... Je suis raisonnable. Je vois les choses à froid; car je n'aime personne... en fait de prétendants!... (Ajoutant des touches à ses hortensias). Ah! tu vois, ils avancent, mes hortensias. Ils seront prêts pour l'ouverture.

Colette, (boudeuse).—Mademoiselle expose aux Femmes Peintres; mademoiselle commence à vendre ses aquarelles... Alors, mademoiselle dédaigne le mariage; c'est de l'orgueil.

Germaine.—Orgueil permis: celui de se suffire à soi-même... (Avec un demi-sourire.) Orgueil imposé, même, aux filles sans dot... comme moi.

Colette, (hochant la tête).—Tu as changé!

Germaine, (levant la tête, avec surprise).—Comment?...

Colette.—Quand tu avais dix-huit ans... j'en avais huit, n'est-ce pas?

Germaine, (attendrie).—Pauv' L'lette!... Je te vois encore avec tes grosses boucles...

Colette.—Eh bien! je devinais tout.

Germaine.—C'est effrayant!...

Colette.—Oh! tu aimais, alors!... tu aimais quelqu'un...

Germaine.—Peut-être.

Colette.—Non; certainement! Tu as aimé Jean Barnoy... Un peu... beaucoup, passionnément.

Germaine.—Colette.

Colette.—Crois-tu qu'on ne remarque rien, à huit ans?... du petit coin où l'on se tient... avec sa poupée? surtout quand on est jalouse...

Germaine.—Jalouse? Ma chérie!...

Colette.—Oui!... Je voulais tout ton cœur... Et je ne comprenais pas qu'on pût aimer un homme... surtout à cause des moustaches!... Mais je me rappelle comme tu étais heureuse... et jolie... quand tu le voyais!... Ta figure s'épanouissait comme une rose... Et ce duo de "Mireille" que vous chantiez tous les deux, au piano?... (Chantant) "La nuit sur

nous étend ses voiles!..." D'abord, si l'amour n'existait pas, il n'y aurait plus de duos, plus d'opéras, plus de musique, plus de romans, plus de contes de fées... plus rien!... (Sérieusement, regardant les muguets et les hortensias.) Je crois même qu'il n'y aurait plus de fleurs!... (S'élançant soudain vers Germaine.) Oh! tu pleures?... Tu vois bien que tu me trompes... et que tu n'es pas heureuse!...

Germaine, (essuyant une petite larme, du revers de la main, et souriant en même temps).—Non, mignonne... J'ai dit vrai. Ce n'est pas le mariage que je regrette... Ce n'est pas même Jean Barnoy, dont la fugitive sympathie ne sut pas résister au premier obstacle... Mais tu me parles d'une autre époque — déjà! — d'une autre Germaine... Tu me parles de mes dix-huit ans... et rien de ce qui touche à ce joli âge-là ne me sera jamais indifférent... Tu me comprendras, un peu plus tard.

Colette.—Ta, ta, ta. Et moi, je ne vous crois pas, mademoiselle, je ne peux pas vous croire! Ma grande chérie, je suis sûre que tu te sacrifies à papa... à moi... Tu veux rester ici pour remplacer notre maman... Mais je ne le souffrirai pas!

Colette.—Je veux que tu sois heureuse!... que tu t'amuses!... En un mot, que tu te maries!...

(Germaine se lève, pose son pinceau et va vers Colette, qu'elle assesoit maternellement sur ses genoux).

Germaine.—Chère étourdie!... D'abord, le mariage n'est pas ce qu'on croit à quinze ans. Il est, non l'émancipation, le plaisir, la vanité puéridale de s'appeler madame, mais le devoir, le dévouement, le sacrifice souvent! très souvent!...

Colette.—Comment!... Encore!...

Germaine.—Vois mon amie Geneviève... Une vraie sœur de charité auprès de son mari frappé de paralysie en pleine jeunesse... Et Suzanne?... Veuve à trente ans, avec trois petits enfants dont elle gagne la vie en donnant des leçons!... Si elles s'étaient mariées pour s'amuser, celles-là, elles auraient été déçues! — Mais le

devoir ne les effraie pas, les vail-lantes!... Il n'effraiera pas non plus le bon petit cœur de ma Colette... qui ne coiffa pas sainte Catherine... C'est assez de sa vieille sœur!... Ce que j'ai voulu te faire comprendre c'est que célibataire n'est pas synonyme de victime... Je suis à une période heureuse de la vie, au contraire!... et j'ai des tendresses plein le cœur pour me garder de l'égoïsme!... (Elle embrasse sa sœur, puis retournant vivement vers son cheval.) Maintenant, vite à mon travail qui me plaît, qui m'enchant!...

Colette, (à part, n'en démordant point, et secouant la tête d'un air mystérieux).—Oh! je la marierai bien!...

Henriette Bezançon

On nous annonce la deuxième édition des "Noëls Anciens de la Nouvelle-France", par M. Ernest Myrand, grand format, de 323 pages avec préface par M. Charles ab der Halden. Sur les 23 mélodies que ce volume renferme, 10 sont des accompagnements pour pianos ou orgue. Chacune de ces pages coûteront de deux ou trois dollars; on peut donc s'imaginer facilement la dépense qu'entraîne pareille publication. La couverture que nous avons vue, est très artistique et tout à fait dans la note patriotique. Le dessin représente une nuit de Noël dans une rue de Québec, avec la basilique de Notre-Dame dans le fond de la scène. Le volume sera donc superbe d'apparence comme de forme. Félicitons l'auteur de songer à nous offrir ces chers Noëls à l'occasion des fêtes prochaines.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Propos d'Etiquette

D.—Les cartes de sympathies ou de félicitations peuvent-elles s'envoyer par la poste.

R.—Oui. Il n'est plus nécessaire d'aller les déposer soi-même. On peut se servir de l'intermédiaire de la poste.

D.—Doit-on mettre dans une chambre d'invités, un morceau de savon ?

R.—Très certainement. Il faut, de plus, que le savon soit intact. Il est probable que l'invité ne s'en servira pas, parce qu'il aura le sien dans son nécessaire, mais, s'il l'avait oublié, il ne faut pas qu'il ait l'ennui et la gêne de le demander.

Lady Etiquette.

Recettes Faciles

MACARONI MARGE AU JAMBON. — Macaroni Marge: un paquet de une demi-livre pour 7 personnes.— Lorsque, comme précédemment, votre "Macaroni Marge" est cuit, après vingt minutes d'ébullition dans du bouillon gras ou de l'eau légèrement salée, le faire sauter avec du jambon, coupé en tout petits morceaux, sans laisser gratiner, ajouter un peu de beurre frais et servir.

Ce plat peut se servir seul ou comme garniture de viandes.

CELERI FRIT. — Après l'avoir fait blanchir et laissé refroidir, saupoudrez-le de sel et d'un peu de poivre et laissez-le macérer dans de bon bouillon, puis essuyez-le en passant dessus un linge blanc, mettez-le dans la poêle à frire, ensuite dans la friture bien chaude.

OEUFS FARCIS.—Faites bouillir des œufs durs ; quand ils seront refroidis, enlevez les coquilles avec grand soin et coupez-les en deux. Pilez les jaunes fin et humectez-les avec du vinaigre ; assaisonnez avec un peu de beurre, poivre, sel et moutarde. Remplissez les blancs de ce mélange.

SENORITA.—Est-ce le nom d'une charmante Espagnole, ou d'une cigarette, non cette toute dernière création de la maison Pernot est une cigarette... en biscuit, dont tout le monde raffole, depuis les tous petits bébés jusqu'au grand-père qui déclare qu'il n'en a jamais fumées de pareilles.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DU MARBRE.—On nettoie le marbre en procédant comme suit: Prenez deux parties de sel de soude, une partie de pierre ponce et une partie de craie en poudre. Passez au travers d'un tamis très fin, et mélangez avec de l'eau. Frottez ensuite sur le marbre et les tâches disparaîtront. Rincez à l'eau et au savon.

NETTOYAGE DU PAPIER MACHÉ.—On nettoie les objets en papier maché avec une éponge trempée dans de l'eau froide, sans savon, saupoudrez de farine pendant que les objets sont encore mouillés et polissez avec une flanelle.

POUR CHAUFFER LES ASSIETTES.—Pour chauffer des assiettes avant de les envoyer sur la table, plongez-les dans de l'eau chaude au lieu de les placer dans le four. Ce procédé n'exige qu'un peu plus de temps.

Nos compatriotes à Battleford, Sask.

Nous avons reçu un superbe numéro-souvenir de Battleford, Sask., magnifiquement illustré, publié par notre confrère d'Edmonton, "Le Courrier de l'Ouest".

C'est avec plaisir que nous y avons lu les biographies de plusieurs de nos compatriotes qui ont fait fortune à Battleford, l'ancienne capitale des Territoires du Nord-Ouest.

Le district de Battleford est une des plus belles parties de la province de Saskatchewan, où on trouve un grand nombre de 'anadiens-français établis là depuis plusieurs années.

Nos lecteurs pourront se procurer "gratuitement" un exemplaire de cet intéressant numéro-souvenir, en s'adressant au "Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alta.

Les chapeaux très habillés, de haute élégance sont confectionnés à Mille-Fleurs, 527 Est, rue Sainte-Catherine. Les femmes du meilleur monde vont en foule visiter ce remarquable établissement.

En l'absence de Tante Ninette les pages de la jeunesse sont remises au prochain numéro.

L'IDÉAL

La note excellente à donner est bien à ce Salon de Modes où l'on admire tant de jolies créations. Le véritable sens du mot Idéal est au-delà du rêve, — et nulle part ne se réalise mieux ce mot.

A l'Idéal, tout s'y combine avec un art infini ; l'élégance et le confort, la richesse et la grâce, les oiseaux et les fleurs.

On se dirait encore en pleine exposition de chapeaux. Aussi bien pour les costumes, les manteaux qu'il nous faut absolument pour se préserver contre le froid, comme pour se gagner le titre envié, d'élégante. Oh ! l'Idéal, ce qu'il vous éprend parfois !

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Bouverier, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke,) Montréal.



La Veilleuse en Nickel

Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix : 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies ; 297 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

((Suite))

—Calme-toi, chérie. Tu vois, je dis cela sans révolte. Tu finiras comme moi par accepter l'inévitable.

—On peut l'éviter, dit Jacques.

—Je ne crois pas. Je parle devant vous à cœur ouvert, mon enfant. Depuis que ma nièce vous a appelé à notre secours, vous n'avez pas cessé d'être le plus dévoué, le meilleur des amis. Voyez quelles corvées je vous confie, des corvées dans le genre de celle d'aujourd'hui : aller chez un usurier ! Je vous traite en ami doublé d'un homme d'affaires. Ce n'est pas seulement en votre amitié que j'ai confiance, c'est aussi en votre jugement. Donnez-moi un conseil.

—D'abord, permettez que j'aie dire à ce juif, puisque vous voulez le payer, que vous reconnaissez la dette réelle, c'est-à-dire cent mille francs, plus l'ancienne créance et ses intérêts, à condition qu'il détruise le billet de deux cent mille ; s'il refuse, vous n'acceptez de répondre pour rien.

—Est-ce honnête ?

—Honnête ? ah ! madame, laissez-moi vous dire que je ne comprends guère le scrupule qui vous tourmente : hésiteriez-vous à arracher votre bourse des mains d'un voleur ?

—Non... Evidemment vous avez raison, mais si cet homme refuse ?

—Il ne refusera pas. Je vous affirme que vous pouvez tenir la chose pour faite. Elle le serait si j'avais eu tout à l'heure vos pleins pouvoirs.

—Je vous les donne.

—Voilà donc cent mille francs d'épargnés...

—Et cent que nous devons encore, plus les autres sommes... Saviez-vous

que M. Givreuse-Pareilles est venu me faire une visite de condoléances au cours de laquelle il m'a délicatement appris qu'il est créancier de Georges ?

—On le paiera, dit Camille, on paiera tout, ma tante ! Je ne sais quel est l'avis de Monsieur d'Altone ?

—Mon avis, dit Jacques, serait d'hypothéquer l'hôtel, non de le vendre. Un seul prêteur pourrait couvrir toutes les créances et vous auriez la paix. Peu à peu vous arriveriez à vous libérer.

—Votre moyen ne vaut rien, monsieur d'Altone.

Surpris, Jacques regarda la jeune fille. Elle souriait, les yeux brillants.

—J'en ai un meilleur à proposer, reprit-elle. C'est moi qui paierai, du moins en partie... Ma tante, ne refusez pas ! Prenez ce que je possède et dont je n'ai que faire. Vous me garderez avec vous comme une seconde fille, voilà tout !

—Voilà tout... voilà tout !... viens m'embrasser, ma chérie.

—Vous acceptez ?

—Je refuse.

—Oh ! pourquoi ?

—Parce que cet argent dont tu dédaignes n'avoir que faire... ta dot... d'un jour à l'autre...

Camille devint pourpre. Elle interrompit, la voix vibrante :

—Pourquoi dites-vous cela ? C'est cruel ! vous savez bien que jamais je ne me marierai... jamais, jamais ! cria-t-elle dans une brusque explosion de larmes.

Et elle quitta le salon.

—Voilà ! dit Mme de Givre. J'ai obtenu, chaque fois que j'ai parlé

mariage, un résultat de ce genre, si bien que j'ai cru quelque temps que cette petite avait éprouvé une déception en voyant Georges Nessler épouser sa cousine.

—Pourquoi avez-vous eu cette pensée ? demanda Jacques.

—Parce que du jour où Marcelle m'a avoué son penchant pour Georges, Camille est devenue triste et, tout de suite après le mariage, a révélé sa vocation de célibat.

—Peut-être ne vous étiez-vous pas trompée.....

Jacques parlait très bas. Mme de Givre, sans l'avoir remarqué, répondit :

—Si ! Je me trompais, j'en suis sûre. S'il y a eu dans la vie de Camille un chagrin, il ne vient pas de Georges... Enfin il est certain que je puis accepter de dépouiller cette enfant... Votre solution est la meilleure... Voyons, pour ce juif, avez-vous besoin d'une procuration ? Oui ? eh ! bien, attendez ici un instant, je monte chez moi, le temps de l'écrire et je vous l'apporte.

Jacques, resté seul, se demanda, étonné, d'où lui venait l'émotion à la fois inquiète et joyeuse qui lui faisait battre le cœur. Il cherchait loyalement à se comprendre. Était-ce la pensée que pour un autre, un inconnu, Camille, sa petite amie, souffrait et pleurait, était-ce cette pensée qui l'angoissait ? Et cette joie si nouvelle et comme peureuse de naître luttant contre l'angoisse, venait-elle de ce que, se souvenant de leur affectueuse camaraderie de naguère, Jacques se prenait à penser que celui qu'aimait la jeune fille c'était lui peut-être, lui qui n'avait rien su deviner ?

Mais la porte s'ouvre, Camille revient, les yeux rouges, le visage encore bouleversé des larmes répandues.

—Monsieur, dit-elle, grave et résolue, si vous avez un peu d'amitié pour moi, il faut le prouver en m'aidant à obtenir de ma tante qu'elle accepte ce que je lui offre... Je n'ai pas de dot, je vous l'affirme.

Il se leva, prit les mains de la jeune fille, et, sans qu'elle se défendit, les garda prisonnières. Debout de-

vant elle, la dominant, il parla, très grave aussi et très doux :

— Pourquoi n'en auriez-vous pas besoin?... Vous pensez ainsi aujourd'hui... vous changerez peut-être ?

Elle secoua la tête.

— Non, je ne changerai jamais.

— Voulez-vous, puisque vous me traitez en ami, me permettre d'être indiscret?... Si votre résolution vient d'une... d'une déception...

Il sentit frémir les mains de la jeune fille, elle tenta de les retirer. Il les retint et reprit :

— Si c'est cela, ne savez-vous pas qu'on en guérit ?

Elle se révolta, oubliant de nier, elle protesta :

— Comment est-ce vous qui parlez ainsi !... vous !

— Je vous comprends, Camille, vous pensez que moi qui ai fui au bout du monde pour une déception de ce genre, je n'ai pas le droit de nier la souffrance. Oui, j'ai souffert ; oui, j'ai fui très loin... longtemps, mais je suis revenu... Je garderai toujours le souvenir attendri de ce premier rêve, mais j'ai reconnu que ce n'était qu'un rêve. Le choix qu'a fait celle que j'avais élue m'a prouvé mon erreur. Il n'y a qu'un amour que rien ne peut détruire : non point celui qui s'édifie sur le sable mouvant d'un caprice, mais celui qui croît lentement, sur une estime profonde et raisonnée, celui que la sagesse étaye au lieu de le combattre. Ce n'est pas ainsi que j'aimais Mlle de Givore, mais c'est ainsi que je voudrais aimer...

Elle releva la tête, osa le regarder. Et, dans les grands yeux si francs, qui laissaient transparaître l'âme de Camille, Jacques d'Altone triomphant lut la vérité.

— Oh ! chère petite amie, enfin comprise !...

Et, comme Mme de Givore revenant, s'arrêtait sur le seuil un peu interdite, Jacques entraîna Camille vers elle et, gaiement, annonça : "Madame, Mlle d'Auriel m'a prié d'insister pour que vous consentiez à accepter son argent. J'insiste d'autant plus volontiers que je suis tout

à fait de son avis : elle n'a que faire d'une dot... Non parce qu'elle ne se mariera jamais, mais parce que celui dont, avec votre permission, elle consent à faire le bonheur, n'a cure d'ajouter quelque chose au trésor qu'elle lui donne en se donnant à lui.

La comtesse largement ouvrit les bras.

— Ah ! mes chers enfants ! soyez heureux, vous, du moins... que votre bonheur me console ! Si vous saviez, Jacques, comme Camille l'a mérité ! ... Ainsi, c'était vous, pour l'amour duquel on renonçait à tout avenir ?

... Ma chérie, oui, ton argent va m'aider. Mais en échange, tu deviendras propriétaire de ce vieux logis que tu aimes. Ne refuse pas, à ton tour. Tu le sauveras des usuriers... et tu m'y donneras bien une place, de temps à autre... lorsque je ne serai pas près de ma pauvre fille, en cette maison de Saint-Jean-du-Pont-Routier, qu'elle prétend ne plus vouloir quitter... Elle aussi, tu l'accueilleras, s'il lui plaît de venir un jour... Tu vois, tu peux accepter... et tu resteras encore généreuse.

XXV

Comme le jour où M. Givreuse-Pa-relles est venu s'y asseoir, le vieux banc de pierre sur la muraille du jardin vieillot est parsemé des feuilles mortes de l'an passé. Mais, déjà, à l'extrémité des branches pointent des bourgeons verts. Le printemps fleurit les haies d'aubépine blanche et couronne de rose les pêchers.

Sur le banc, jouissant frileusement du soleil revenu, Georges Nessler est assis ; près de lui sont posées les béquilles dont il ne pourra plus se passer. Il tient un journal et, absorbé dans sa lecture, ne prend point garde à l'approche de sa femme.

Moins frêle, les joues roses, le teint reposé, elle a au fond des yeux une paix sereine.

— Que lisez-vous donc ?

Elle s'assit près de Georges et lut aussi :

"Au But", le nouveau livre de Georges Nessler, outre sa haute valeur littéraire qui le place bien au-dessus de toutes les œuvres précéden-

tes de l'auteur, est fait pour surprendre ceux qui ont gardé le souvenir des romans déjà publiés par cet écrivain décevant, ironique et froidement pessimiste.

"Alors que M. Nessler voyait s'ouvrir devant lui une vie où tous les bonheurs semblaient lui être promis, alors même qu'il les tenait en ses mains, ce Prince Charmant, favori des bonnes fées, refusait de voir autre chose que les plus mauvais, les plus sombres, comme les plus dangereux côtés de l'existence.

"Et voici qu'un affreux malheur s'est abattu sur lui... Infirmes à jamais, en pleine jeunesse, obligé de renoncer aux joies de la vie, il apprend à comprendre cette vie par lui tant décriée, à l'apprécier, à l'aimer.

"Au But" est une œuvre saine et forte, le réveil d'une âme qui s'ouvre à la lumière après avoir longtemps erré éblouie — c'est-à-dire aveuglée, par les fausses clartés des faux plaisirs et des fausses ambitions.

"D'ailleurs, en quelques mots, sa préface nous apprend l'évolution de l'écrivain :

"Je n'ai trouvé le bonheur, dit-il, qu'après l'avoir perdu. Isolé du monde qui se fût détourné de moi si je ne m'étais le premier farouchement détourné de lui, j'ai laissé mon cœur, que rien ne distrait plus, se pénétrer de toute la félicité que contient une existence, si dépouillée soit-elle, dès qu'une affection la remplit."

Emue, la jeune femme s'appuya sur son mari.

— Est-ce vrai, Georges... êtes-vous heureux maintenant ?

— Comment ne le serais-je pas !... Regardez...

Dans l'étroite allée, marchant tendrement penchée, Mme Nessler soutenait les pas hésitants et capricieux d'un tout petit garçon.

— Maman, vous, ma pauvre chérie, que j'ai fait si cruellement souffrir et qui voulez bien m'aimer encore,

— Mon fils... Comment ne serais-je pas heureux ?

Et les yeux de Marcelle s'abaissant tristes, malgré tout, sur les béquilles, Georges reprit :

—Cela même ne m'afflige plus ; j'avais trop démerité mon bonheur ; il faut bien par quelque chose le racheter. Le Georges que vous aimez, avant qu'il souffrit, n'existait pas encore ; votre bonté, votre dévouement, votre tendresse l'ont créé, dès qu'il a su les comprendre.

Et, désignant d'un grand geste le paysage illuminé :

—Ah ! fit-il, quelle douceur de vivre en cette paix, lorsqu'on s'est trompé, qu'on a souffert... et qu'on aime.

Du clocher, l'"Angelus" de midi s'éleva, lent et grave ; Georges Nèssyer leva la tête et acheva :

—Lorsque l'on croit!...

Et Marcelle, du fond de son cœur, remercie Dieu, car elle sait d'où vient le miracle qui a fait un Georges nouveau. Sous l'influence du milieu de son enfance, les sentiments effacés ont reparu. Dans la chambre où il vient de passer tant de nuits douloureuses, Georges avait dormi jadis ses sommeils innocents. Au-dessus de son chevet, le Christ de sa première communion a évoqué pour lui les élans de foi oubliés.

Et maintenant, il possède ce qui à travers les vicissitudes humaines garde l'âme en paix, en confiance et en bonheur :

Il croit, il espère, il aime !

Marie Thiéry

FIN

Depuis quelque temps le salon de Mme Pageau, 769, rue Sainte-Catherine Est prend dans le commerce montréalais une place toute spéciale par la qualité d'élégance et le bon marché des chapeaux offerts à la clientèle. Nous signalons bien volontiers cette nouvelle à nos aimables lectrices, et nous ne doutons pas qu'elles se hâteront d'en profiter.

Signalons les grands chapeaux "genre charlotte" qui sont un des grands succès de la mode nouvelle, qui ose des hardiesses encore inédites jusqu'à ce jour en hauteur et en largeur. Nous osons prédire à cette modiste un avenir des plus prospères et un succès toujours croissant.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis.

Le Mariage au Parapluie

(A Françoise, je dédie cette Nouvelle)

MARIE DUCLOS DE MERU.

Ce dimanche-là, il faisait très froid. La gelée qui depuis plusieurs semaines durcissait le sol, rendait le pavé sonore et les passants éveillaient sous leurs pieds des échos retentissants. L'appel des cloches annonçait la grand'messe à la Cathédrale et de toutes les maisons de Briançon sortaient les habitants emmitoufflés, se rendant à l'office. On se saluait en se reconnaissant dans les rues, et après s'être demandé de ses nouvelles réciproques, on ne manquait guère d'ajouter ce banal mais bien excusable lieu commun :

—Quel froid!... Il faut vraiment bien du courage pour aller à la messe, aujourd'hui!

—Pourtant, il semble que le ciel s'embrume légèrement. Peut-être est-ce l'approche du dégel.

Aux deux revers de la chaussée, la neige amoncelée en monticules dessinait comme un massif alpien en miniature, auquel les passants, sur les trottoirs balayés ne prêtaient aucune attention ; le vrai massif des grandes Alpes, avec ses sommets immaculés où, ça et là, se creusaient d'énormes "trous" étant autrement grandiose et impressionnant à contempler.

Briançon est la ville de France la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Elle est à mille trois cent six mètres d'altitude, ce qui n'est pas à dédaigner, quand il faut gravir sa montée. Déjà forte au temps des Romains qui l'appelaient Brigantia ou Brigantium, elle est défendue et gardée par sept forts qui communiquent entre eux par des galeries souterraines creusées à même le roc vif. Ville de garnison, naturellement, sa population s'émaille des uniformes d'officiers et de soldats, sans parler des

chasseurs alpins, ces agiles et hardis pionniers des glaciers, franchisseurs de cols et contournants de "névés". A cinquante-sept kilomètres de Gap, elle est assiégée par le vent des gorges, et n'était l'heureuse disposition de ses maisons protégées par des auvents qui tiennent la neige à distance, l'hiver y serait mortel. Mais à chaque climat l'homme a su s'adapter en appropriant le remède au mal. Les habitants des pays froids ont au suprême degré la fièvre des clôtures : murailles épaisses, doubles-portes et fenêtres, communications souterraines, etc. D'ailleurs ils n'ont eu qu'à prendre exemple sur les animaux originaires de la région pour savoir hiberner. De tous temps, l'animal a été l'instituteur naturel de l'homme.

Donc, en ce dimanche de la Chandeleur, le froid durant depuis plusieurs semaines, il n'était guère de gens qui, dès le réveil, n'eussent regardé le ciel en songeant au vieux dicton :

"Quand le soleil luit aux "luizernes"
"L'ours rentre pour quarante jours en ses
[cavernes.]"

Ce qui veut dire que si le temps est clair, si le soleil éclaire la messe de la Chandeleur et brille sur les "luizernes" — on appelle ainsi les cierges que les fidèles allument pendant l'Évangile du jour — le froid reprendra pour toute une longue période qui peut se prolonger pendant quarante jours. Pour tous ceux qui croient à l'infailibilité des proverbes, sagesse des nations, le soleil, au 2 février, est l'annonciateur des pires rigueurs hivernales.

(A suivre)

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue, éveille les idées, chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LE DIVINITE DE JESUS Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul, - - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE. b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., (i) 1.30 p.m., b4.45 p.m.
NOMINGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (i) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut-être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède, d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Les femmes sont les fleurs brillantes de l'humanité, et des créatures délicates dont la faiblesse implore notre appui.—Julien.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement:

Montréal.

Messieurs,

Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain, Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1888.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Poumons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Crésobène

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

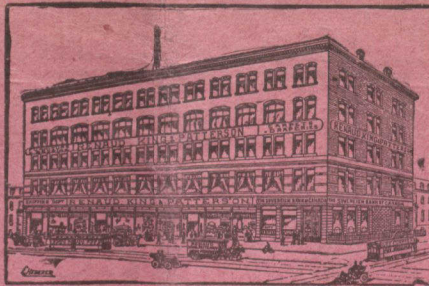
Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décacy, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

e Temps
est Arrivé



De penser à vos achats d'automne

Meubles, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus grand choix de :

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre,
Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Les Habits Elégants " Fashion-Craft " Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste-Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Tout est subordonné par la femme, à l'Amour : elle y ramène tout, elle s'en fait un prétexte et un instrument pour tout. Otez-lui l'amour, elle perd la raison et la foi. — Proudhon.